

*Un texte qui replace l'art funéraire mahafaly à la fois dans un comparatisme malgache (Sakalava) et asiatique (Jorai du Vietnam) mais aussi dans une perspective historique (le passage à la représentation de scènes de la vie quotidienne).*

"Contrairement aux Sakalava qui cachent leurs tombes parmi les bois, loin des regards, les Mahafaly édifient de préférence leurs tombeaux aux abords des grandes routes notamment entre Tuléar et Ampanihy afin de montrer leur magnificence aux yeux des passants. L'édification de ces tombeaux est coûteuse et exige plusieurs mois de labeur. Les aloalo se payent au sculpteur au prix d'un ou deux boeufs chaque, et jusqu'à quatre ou cinq boeufs pour des pièces exceptionnelles. Tel fut le prix d'un magnifique aloalo sculpté vers 1960 par l'artisan Remanifotsy Fanohorany, d'Andrabaly près de Beloha, qui s'élève sur une tombe située à côté du hameau de Manova, au km 243 de la route de Tuléar vers Tranoroa. Cet aloalo, qui comporte quatre étages de scènes, se nomme Maroanaky (« beaucoup d'enfants »). Au niveau supérieur deux gendarmes arrêtent deux sorciers (ou voleurs ?) tandis qu'un juge lit une sentence. Le second niveau comporte trois sujets : femme avec un enfant, femme portant un parapluie, un livre à la main, un coffre sur la tête, homme avec une angady (bêche). Trois sujets encore au troisième niveau : une femme verse du lait d'unealebasse dans une marmite à laquelle vient laper un chat voleur, femme envoyant son fils à la ville, femme allaitant. Au niveau inférieur, un chasseur tire au fusil sur une pintade perchée, tandis que deux chiens essayent de l'attraper, un chasseur tire sur un maki perché dont un chien mord la queue, un serpent se dirige vers le maki.

La représentation de scènes de la vie quotidienne correspond à une évolution relativement récente de l'art mahafaly. Autrefois les aloalo portaient presque exclusivement des oiseaux ou des zébus. Par contre la base du poteau pouvait représenter un personnage debout, la partie géométrique de l'aloalo ne prenant naissance dans ce cas qu'au-dessus de sa tête. J. Dournes a publié récemment dans le cadre du Musée de l'Homme plusieurs remarquables études abondamment illustrées, consacrées aux Djorai. Les photographies montrent des statues anciennes et érodées de pleureurs, hérons ou paons, et des tombeaux plus récents surmontés de toitures. Les éléments décoratifs comportent des poteaux fourchus aux quatre angles (ici la fourche évoquerait les défenses d'éléphant). Des poteaux sont décorés d'éléments géométriques rappelant ceux des aloalo mahafaly. D'autres supportent des représentations sculptées de scènes de la vie quotidienne : homme

assis portant un chapeau sur la tête, deux hommes debout, un éléphant et un cornac, deux soldats armés, homme et femme pilant, couple debout, homme fumant la pipe, mère et enfant. Cette énumération pourrait s'appliquer (en remplaçant bien sûr l'éléphant par un bœuf) aux sculptures des aloalo mahafaly. Une évolution comparable s'est accomplie dans le domaine de l'art funéraire chez les Malgaches et les Djorai. Dans les deux cas, les tombeaux anciens comportaient presque exclusivement des figurations humaines hiératiques ou des oiseaux. L'évolution vers des sujets « anecdotiques », scènes de la vie quotidienne, ne remonte qu'à quelques dizaines d'années. Sans doute cette évolution a-t-elle résulté, de part et d'autre, d'une libération de l'imagination des sculpteurs sous l'influence de contacts plus fréquents avec le monde extérieur. Chez les Djorai comme chez les Mahafaly, ces statuettes ne présentent pas de scènes érotiques, qui demeurent particulières aux Sakalava-Vezo. Elles sont érigées, disent les Djorai, pour « distraire les défunts ». Mais, comme chez les Sakalava, les funérailles peuvent donner lieu à des débordements sexuels selon le cycle fondamental de la mort et de la renaissance de la vie : « La vie est copieusement fêtée sur la tombe jusqu'à l'accouplement entre partenaires d'occasion, célébration du sexe reproduisant une génération qui se consume à l'autre bout » (J. Dournes). Comme chez les Sakalava, les statues funéraires usées par les intempéries gisent sur le sol, retournent à la poussière rejoindre les ancêtres. Il n'est pas question de les protéger, de les sauver, encore moins de les céder à un étranger : « Il ne reste rien du bel oiseau de bois. Cette destruction était dans l'ordre, et l'homme n'est pas intervenu pour soustraire un bien aux ancêtres » (J. Dournes).

Philippe Oberlé, *Provinces malgaches : art, histoire, tourisme*, 1979.